

Voltaire aujourd'hui

Hommage au professeur Habib Mejdoub

Sous la direction de

Wafa Elloumi & Mouna Abdesslem

Actes de la journée d'étude organisée par le Département de français de la
Faculté des Lettres et des Sciences Humaines de Sfax, le 21 novembre 2022

Publiés avec l'appui du Laboratoire d'Études et de Recherches
Interdisciplinaires et Comparées (LERIC)



Le présent numéro constitue les actes de la journée d'étude *Voltaire aujourd'hui*, organisée le 21 novembre 2022, en hommage au professeur Habib Mejdoub pour honorer sa mémoire en tant que chercheur spécialiste de Voltaire, tout en saluant son engagement au sein de l'institution universitaire. Cette manifestation scientifique internationale a réuni des chercheurs qui ont proposé une relecture de l'œuvre voltairienne en interrogeant la persistance de sa pensée dans l'espace intellectuel contemporain. Les différentes contributions ont exploré de nouvelles voies d'approche de l'œuvre, de la philosophie et de la figure de Voltaire, en les confrontant aux enjeux et aux débats de notre temps.

Ce numéro spécial réunit neuf articles qui étudient la place qu'occupe encore Voltaire dans notre modernité, plus de deux siècles après sa disparition, et qui montrent que sa pensée et son œuvre continuent de nourrir les débats intellectuels, politiques et culturels contemporains.

<https://recherches-universitaires-flshs.com>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscriront via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue, ou de soumettre des articles pour évaluation, à paraître après acceptation, dans un prochain numéro.

Remerciements

Nous tenons tout d'abord à exprimer nos sincères remerciements aux éminents chercheurs qui ont lu et évalué toutes les communications et qui ont contribué au bon déroulement du processus de publication de ce numéro spécial *Voltaire Aujourd'hui* :

Hervé BISMUTH

Mohamed CHAGRAOUI

Kamel FKI

Martine JACQUES

Saadia KHABOU YAHIA

Hedia KHADHAR

Halima OUANADA

Bernadette REY MIMOSO-RUIZ

Gerhardt STENGER

Nous remercions également M. Sadok DAMAK pour son engagement et son accompagnement précieux durant les travaux de préparation à la publication de ce numéro spécial.

<https://recherches-universitaires-flshs.com>

Ce site permettra aux internautes qui s'y inscrivent via l'«Espace Membre» de consulter ou de télécharger des articles déjà parus dans les numéros précédents de la revue, ou de soumettre des articles pour évaluation, à paraître après acceptation, dans un prochain numéro.

Table des matières

Remerciements – iii

Avant-propos – v

Wafa Elloumi & Mouna Abdesselem (Université de Sfax)

Première partie : Voltaire, les fondements d'une pensée d'actualité

1

Abdeljalil Karoui (Université de Tunis), *Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète*, une pièce controversée de Voltaire – 1

2

Arselène Ben Farhat (Université de Sfax), La modernité de Voltaire : *Le Dictionnaire philosophique* comme exemple – 19

3

Mouna Abdesselem (Université de Sfax), « ...il faut regarder tous les hommes comme nos frères », Une philosophie de la tolérance : la place de Voltaire – 37

Deuxième partie : Figures et représentations de Voltaire

4

Linda Gil (Université Paul Valéry Montpellier 3), « Il ôte aux nations le bandeau de l'erreur », Voltaire après Voltaire par Condorcet : figure nationale ou universelle ? – 51

5

Makki Rebai (Université de Sfax), Visages de Voltaire au XIXe siècle – 63

6

Raoudha Allouche & Yamen Feki (Université de Sfax), Voltaire caricaturiste, Voltaire caricaturé – 81

Troisième partie : Voltaire au cœur des débats contemporains

7

Gerhardt Stenger (Nantes Université), Voltaire et l'extrême droite française – 99

8

Halima Ouanada (Université Tunis El Manar), Voltaire l'intemporel ! – 115

9

Habib Jamoussi (Université de Sfax), Vie et mort de Voltaire, une perpétuelle icône des Lumières – 122

Le Fanatisme ou Mahomet le Prophète, une pièce controversée de Voltaire

Abdeljelil Karoui

(Université de Tunis)

Résumé

Tout le mérite de Voltaire, face à un pouvoir central, jaloux de ses mille prérogatives, est d'imaginer une stratégie pour asséner des coups à un système politique passablement verrouillé, sans en recevoir des ripostes cinglantes. Aussi, au niveau de l'espace, a-t-il toujours élu domicile à la frontière, de manière à ce qu'à la moindre alerte, il se trouve à l'abri. En plus, ses pamphlets sont toujours anonymes et circulent sous le manteau. Mieux encore, même les écrits dont il reconnaît la paternité sont présentés dans un style qui est aujourd'hui sa marque propre, et où le lecteur doit être complice pour décrypter ce que l'on lit entre les lignes, car souvent il prêche le faux pour suggérer le vrai.

Le choix de Mahomet est un parfait exemple de sa stratégie. Son intention est de faire le procès du Catholicisme par l'Islam interposé. Dans cette discrète et surnoise parodie de l'apologétique chrétienne, Voltaire va se placer sur un terrain glissant où les raisons qui servent à discréditer une religion valent pour en ébranler une autre. Les dévots dans leur majorité ont souscrit à une présentation où l'Islam est synonyme de fourberies et d'impostures, tandis que les libertins et les philosophes ont un message à retenir.

Par ses clins d'œil, par ses antiphrases, par cette ironie qui parsème tout ce qu'il écrit ou dit, Voltaire a créé une stratégie qui est devenue une véritable esthétique. Parfois il se trouve sur une corde raide, et dans ses acrobaties, son art risque hélas de pâtir.

Mots-clés

Fanatisme- stratégie-ironie-parodie

La thématique proposée est l'actualité de Voltaire. On la perçoit dans la configuration génétique de son cerveau tourné irréversiblement vers la modernité qui n'exclut pas une connaissance approfondie et intime de tout ce que le patrimoine de l'humanité a conservé de meilleur. En traitant de Mahomet tel que le présente Voltaire, on est de plain-pied avec l'infâme qu'il se propose d'écraser, car le fanatisme religieux, à quelque religion qu'il appartienne, est le frein le plus redoutable à l'émancipation de l'esprit.

Voltaire fils de notaire a fait des études chez les jésuites à l'actuel lycée Louis-le-Grand. Il avait beaucoup d'estime pour ses professeurs, les Pères Porée, Tournemine et bien d'autres, avec qui très longtemps, il allait continuer à entretenir des relations de déférente amitié. Ses camarades, souvent d'ascendance nobiliaire, feront du chemin pour devenir qui, ministre, qui, haut responsable de l'État, et qui dans les finances. Plus tard, il trouvera en eux un appui, quand les orages, qu'il aura suscités, nécessiteront une petite éclaircie. Mais lui, il avait pressenti que le fils de bourgeois qu'il était ne pouvait rivaliser avec les privilégiés de naissance, pour se frayer une voie qui le conduisit à la notoriété et à la gloire.

Pourtant, il sait toute l'estime qui lui était due, bon gré mal gré, à travers le regard de ceux qui présidaient à sa formation dans tout ce que l'on appelait les humanités et dans les petites jalousies des potaches qu'il côtoyait. Aussi tout en faisant ses premières armes, va-t-il produire quelques essais qui bientôt vont s'avérer des coups de maître. Il s'agit de la pièce d'Œdipe où il marche sur les brisées de la tradition antique dont il est on ne peut plus imprégné, emboîtant le pas à Sophocle et rivalisant avec Pierre Corneille. D'abord, simple pochade d'adolescent, cette œuvre est en fait une pièce à part entière qui porte la griffe du grand poète tragique et de l'écrivain qu'il sera. Grisé par le succès, adulé par les uns et les autres, apprécié pour son esprit vif et primesautier dont les flèches à tire-larigot peuvent atteindre toutes sortes de cibles, il pouvait naviguer en prenant de large sans peur et sans reproche. Mais jeune encore, Voltaire n'avait pas suffisamment de recul pour analyser la situation socio-politique et mesurer le rôle qu'il pourrait y jouer. En étourdi qui obtenait tous les suffrages, il a oublié que, dans la société où il évoluait et plus particulièrement parmi les aristocrates auxquels il se frottait, il n'était pas leur pair, car le privilège de l'Intelligence ne pouvait pas encore rivaliser avec celui de la classe ou de la caste. Il l'apprendra à ses dépens, avec l'amertume d'un désabusé, après l'avanie qu'il a essuyée, suite à sa querelle avec le chevalier de Rohan. Cette amertume a été autrement mortifiante, quand, à son grand étonnement, il s'est senti lâché par tous ceux qu'il considérait des amis. Plus tard, il fera un dictionnaire de l'amitié à l'usage des grands, tant il est vrai qu'il ne faut pas être dupe de l'imposture des mots.

Mais le camouflet subi avec le chevalier de Rohan va lui permettre, grâce à un séjour forcé en Angleterre, d'ouvrir les yeux sur un autre monde tout différent de celui qu'il a connu jusqu'ici. Ainsi ces potentialités déjà prometteuses vont se gonfler de ressources insoupçonnées, à son grand bénéfice et surtout au profit de sa société, par les nouvelles idées qui vont, par ses soins, essaimer.

Pendant trois ans, Voltaire va se mettre à l'école des Anglais en apprenant leur langue, pour mieux étudier tout ce qui fait la puissance et le rayonnement politique de ce pays : institutions, progrès scientifiques, activités artistiques, commerce dans tous les secteurs et surtout maritime, liberté d'expression et tolérance religieuse, soins apportés à la santé avec en particulier la vaccination antivariolique, etc.

Tout cet acquis sera consigné dans les *Lettres philosophiques* ou *Lettres anglaises*, ouvrage publié en 1734. Voici entre autres, ce qu'il dit concernant le parlement, dans un hymne entonné à la gloire de l'Angleterre :

La nation anglaise est la seule de la terre qui soit parvenue à régler le pouvoir des rois en leur résistant, et qui d'efforts en efforts ait établi ce gouvernement sage où le prince, tout puissant pour faire du bien a les mains liées pour faire le mal, où les seigneurs sont grands sans insolence et sans vassaux et où le peuple partage le gouvernement sans confusion. La Chambre des pairs et celle des communes sont les arbitres de la nation, le roi en est le surarbitre¹.

Fort de cette richesse intellectuelle, Voltaire va faire son examen de conscience pour mieux diagnostiquer les problèmes où se débat la France et ainsi savoir ce que serait sa contribution pour faire changer les choses. À vrai dire, il fallait mesurer tout le hiatus entre le XVII^e et le XVIII^e siècle pour adapter les réponses idoines à une conjoncture nouvelle. Du reste, Paul Hazard, dans un ouvrage publié en 1935, intitulé *Crise de la conscience européenne, 1680-1715*, considère qu'après le creux de trente-cinq ans, l'Europe assiste à une véritable mutation. En fait de littérature et d'histoire des idées, après les écrivains du grand siècle : poètes tragiques ou comiques,

¹ Voltaire, *Lettres philosophiques*, Lettre VIII, « Sur le Parlement », Flammarion, collection « GF », 2019, p. 55.

essayistes, moralistes, fabulistes, philosophes, romanciers ; qui oserait prétendre faire mieux ? Tout le défi consisterait, à défaut de faire mieux, de faire autrement.

Faire autrement est une tâche redoutable à laquelle Voltaire va s'atteler. Elle ne sera pas aisée, car sa formation éminemment classique ne va pas l'aider à y arriver. L'idée qui n'a cessé de titiller, c'est la réforme de la société pour en éliminer les tares dont elle est accablée : absolutisme politique, fanatisme religieux, ignorance et superstition. Les réformes, qu'il convient d'introduire, se précisent grâce à son séjour en Angleterre. Ainsi, le plus qu'il pourrait apporter par rapport au XVII^e siècle, serait l'investissement de la littérature par l'idéologie, propre à bousculer des usages devenus caducs et à battre en brèche beaucoup de tabous. Autrement dit, ajouter à la vocation esthétique de la littérature une mission militante de transformation des mentalités, pour enfin faire accéder l'homme à la modernité que les progrès des sciences promettent d'être décisive et bienfaitrice pour le mieux-être, voire le bonheur de l'homme.

Le projet est beau, voire exaltant. Mais Voltaire, quoiqu'audacieux, n'est pas si naïf pour ignorer que son vis-à-vis est un pouvoir absolutiste aux mains crochues et tentaculaires pour le bâillonner et l'embastiller à la moindre incartade. Aussi va-t-il mettre en œuvre toute une batterie de moyens propres à le prémunir contre toutes sortes de coups fourrés, soit pour les éviter, soit pour en amortir les effets.

D'abord comme première parade, le positionnement géographique près de la frontière, de manière à pouvoir se soustraire aux foudres qui risquent de s'abattre sur lui, en attendant une accalmie. C'est ce qu'il a fait dès 1734, après la publication *des Lettres philosophiques*, en allant s'installer chez son amante, Émilie du Châtelet jusqu'à 1749 au château de Cirey, en Haute-Marne, dans la région du Grand Est. Ensuite, il passera cinq années, aux Délices près de Genève de 1750 à 1755, pour enfin s'établir à Ferney où il a créé tout un village où l'activité fébrile était celle d'une ruche, jusqu'à sa mort en 1778. Une autre parade consiste à multiplier libelles et pamphlets destinés à circuler sous le manteau et où l'adversaire est sévèrement malmené. Sur certains indices, des personnes avisées en découvrent parfois l'origine, mais voltaire persiste toujours à en nier la paternité.

Ou bien, suivant la voie empruntée par les libertins érudits du siècle précédent, Gassendi, La Mothe le Vayer, Naudé et Diodati, Voltaire va user de certains subterfuges, détours, circonlocutions dont ils sont coutumiers pour échapper à l'étau bien pesant de la censure. Il leur arrive par exemple de comparer les religions dans leur essence, leurs rites, leurs abus, sans souffler mot sur la religion chrétienne, pour suggérer qu'elle n'en vaut pas plus. L'usage d'un registre savant est aussi assez fréquent chez eux, comme le recours excessif aux citations latines, pour que leurs messages emmêlés de petites bombes ne soient pas perçus par le profane. Outre les libertins érudits, Voltaire avait un modèle encore plus récent, celui de Montesquieu dans *Les Lettres persanes* où la critique de la politique et de la société française se fait par personnes interposées, des étrangers percevant la réalité avec des yeux neufs, pour en déceler les tares et parfois les avantages, sans les œillères des traditions et des préjugés invétérés.

Fort de tout un arsenal de camouflage, hérité d'une tradition de libres penseurs qui cherchent à se mettre à l'abri des persécutions, il va lui-même en inventer un, qui va s'affiner au fil des années et qui sera sans doute le plus performant, pour déboucher sur une esthétique nouvelle. Ainsi, à partir d'une raison contingente, la peur d'être soumis au bon caprice des autorités politiques et policières, Voltaire va adopter une langue où prévaut la double entente et où l'ironie est reine, au point que ce qui était un simple procédé va devenir sa marque de fabrique. Aussi, des lecteurs peu avisés et connaissant mal la vie et les idées du philosophe tomberont trop facilement dans le panneau, pour avoir compris au premier degré ce que Voltaire entendait insinuer et qui est aux antipodes de ce qu'il dit expressément. Savoir lire entre les lignes devient un exercice obligé, pour tout lecteur qui veut pénétrer l'univers voltairien.

Dans sa stratégie de semer le faux, pour révéler quelques pans de la vérité, il a songé à fustiger le christianisme à travers l'islam et Mahomet. Pourquoi s'en prendre à la religion ? Sans doute est-il bien placé pour connaître le fanatisme des Pères d'église et des sectes qui s'entredéchirent et a-t-il souffert lui-même, dans sa chair et dans sa liberté, des intolérances politiques et religieuses.

Qu'en est-il de l'islam au début du XVIIIe siècle ? Deux traditions prévalaient : l'une hostile, représentée par Humphrey

Prideaux, auteur de *La Vie de Mahomet*, 1697. Quoique documentée et érudite, cette œuvre est marquée par un évident parti-pris de dénigrement. L'autre tradition est illustrée par Pierre Bayle dans son *Dictionnaire historique et critique* où, traitant de Mahomet, il dénonce les légendes qui courent sur le prophète de l'islam depuis le Moyen-âge, pour en faire une figure odieuse. Le Néerlandais Adrien Reeland rejoint cette position, en considérant que les extravagances, que les chrétiens prêtent à l'islam, sont le fait de préjugés et de parti-pris que seule l'ignorance explique. Quant au Comte Boulainvilliers, il ne cache pas toute sa sympathie envers cette religion qu'il juge plausible et très proche des lumières de la raison.

De fait, au XVIIIe siècle, l'islam comme les autres religions va être soumis à la critique historique et philologique, sans les traditionnels tabous derrière lesquels se retranchaient les Écritures saintes. L'idée selon laquelle l'histoire serait l'apanage du XIXe siècle a vécu. Or, dès le XVIIIe siècle, Clio était choyée, courtisée. Et contre toute attente, de l'examen auquel il était soumis, l'islam sort grandi pour sa simplicité, car débarrassé de toutes sortes de mystères, de rituels compliqués, de hiérarchie entre les fidèles et Dieu.

En dehors des dévots, on peut multiplier les exemples des libres penseurs, des encyclopédistes ou des philosophes qui, à propos du Coran et du prophète de l'islam, émettent des jugements nuancés, parfois favorables, mais jamais accablants. Le chevalier de Jaucourt en offre un exemple significatif, dans l'article « Mahométisme » de *l'Encyclopédie* où il souligne la grandeur islamique de Dieu : « On lui demandait qui était cet Allah qu'il annonçait, c'est celui-ci, répondit-il, qui tient l'être de lui-même et de qui les autres le tiennent, qui n'engendre point et qui n'est point engendré et à qui rien n'est semblable dans toute l'étendue des êtres »².

La sympathie pour l'islam se retrouve à travers l'ensemble de l'œuvre de Voltaire, depuis les études les plus sérieuses, jusqu'aux écrits romanesques et frivoles. Mais pourquoi a-t-il choisi de s'attaquer au catholicisme en prenant comme cheval de bataille

² Jaucourt, Louis, chevalier de. « Mahométisme ». *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. 9, 1765, pp. 864–868. ARTFL Encyclopédie Project, Consulté le 18 juill. 2026. <https://artflsrv04.uchicago.edu/philologic4.7/encyclopedia0922/navigate/9/3966>

Mahomet et l'islam ? Voltaire a un vieux contentieux avec la religion catholique, dans sa famille d'abord, avec son frère Armand, janséniste. Tout au long de sa vie, il n'a cessé de mesurer tous les préjudices causés par le fanatisme, depuis l'inquisition, en passant par les guerres de religions dont les suites vont se faire sentir jusqu'à lui. Qu'on songe aux affaires Callas et Sirven qu'il prendra à cœur, pour défendre et réhabiliter des innocents. Son projet de s'en prendre au catholicisme par une attaque feinte de l'islam peut paraître paradoxal, mais il n'en est rien, car il participe d'une intention de nuire à une idéologie en lui opposant une autre. Au surplus, l'essence des religions étant assez similaire, discréditer l'une, c'est en même temps saper les bases de l'autre.

Pour mener à bien cette entreprise, pourquoi aurait-il opté pour le genre dramatique ? A l'époque classique (XVIIe et XVIIIe siècles), on ne pouvait s'élever vers les sphères de la notoriété que par les genres réputés nobles : la poésie en général, le théâtre et en particulier la tragédie, l'épopée, l'histoire, les essais, alors que les contes et les romans étaient considérés comme frivoles, destinés à un public peu cultivé, les femmes essentiellement qui recherchent, à travers la fiction, les aventures rocambolesques et les folles amours que la société leur interdit.

Une tragédie est donc la bienvenue, elle pourrait avoir de l'audience et de surcroît renforcer son prestige, sans compter qu'une pièce de théâtre a l'avantage d'être vue et lue une fois publiée. L'idée de traiter d'un grand homme comme Mahomet qui s'opposerait à un prestigieux notable de La Mecque était sans doute très séduisante, car il pourrait y pulser tous les ingrédients du tragique pour réaliser une belle pièce.

En voici le résumé : le prophète a jugé opportun de conquérir la Mecque qui était sous la coupe de Zopire, un notable tout-puissant qui contrôle le Sénat. Mahomet avait capturé les enfants de celui-ci, Séide et Palmire, que Zopire croyait morts. Le prophète, qui aimait Palmire, considérait, dans sa négociation avec Zopire, qu'il disposait d'atouts importants pour en venir à bout. Comme celui-ci ne voulait pas obtempérer, il chargea Séide de tuer Zopire, sachant que son fils adoptif, aveuglément fidèle, ne ferait pas objection, d'autant plus qu'il lui avait promis la main de Palmire qu'il aimait. Ainsi le parricide sera récompensé par l'inceste. Ce qui est le comble de

l'abjection. Entre-temps, Hercide vient révéler à Séide et Palmire leur vraie identité. C'était toutefois trop tard pour éviter la mort de Zopire.

Parviendra-t-il à composer une pièce esthétiquement belle par l'unité du ton et la vraisemblance des caractères ? On peut en douter, car son projet, où le souci de vérité cède le pas à l'acrobatie idéologique, ne peut pas ne pas nuire à l'harmonie de l'ensemble. Pour percevoir la composition de la pièce dans son cheminement cahotant, et souvent soumis au rabot, rien ne vaut la *Correspondance* où l'on voit Voltaire, tantôt animé par la flamme de l'enthousiasme, et tantôt traversé par le doute. En 1740, quand la pièce était achevée, il écrit au comte d'Argental dans une lettre du 12 juillet : « Je commence à entrevoir que *Mahomet* sera sans aucune comparaison ce que j'avais fait de mieux et ce sera à vous que j'en aurai l'obligation »³. Quelque temps après, les doutes l'assaillent et il se demande si sa pièce est jouable. Il confie au comte d'Argental qu'il aimerait que sa pièce fût représentée au Carême, ce qui lui permettrait de la retirer après quelques représentations, car après Pâques, il n'y aura plus de prétexte.

L'attitude des acteurs va encore compliquer les choses. Mademoiselle Quinault, que Voltaire a accablée par toutes sortes de recommandations sur le jeu des acteurs, sur la déclamation et sur la disposition de la scène, exaspérée sans doute, invoqua une indisposition. Enfin, Voltaire apprend à son ami, qu'après le départ de Dufresne, il n'est plus possible d'envisager une représentation à Paris. Dès lors, s'imposa l'idée que, loin des cabales, la province prît le relais. C'est à La Noue, directeur de la troupe de Lille, qu'il songea. Ce serait un test pour les modifications à apporter à son texte, de son cru ou suggérées ; mais aussi une répétition avant que la pièce ne voie les feux de la rampe à Paris.

De fait, le 5 mai 1741, comblé, Voltaire écrit au Comte et à la Comtesse d'Argental pour leur annoncer le succès de la pièce qui a été jouée quatre fois dont une en privé, chez l'intendant en faveur du

³ Voltaire. « Lettre 1317 au comte d'Argental (12 juillet 1740) ». *Œuvres complètes de Voltaire : Correspondance (Octobre 1738-1740)*, édité par Louis Moland, tome 35, Garnier Frères, 1880, p. 482-483.

clergé et il ajoute : « La Noue avec sa physionomie de singe a joué le rôle de Mahomet bien mieux que n'eût fait Dufresne »⁴.

Pour la représentation à Paris, il fera de son mieux pour qu'elle se passe dans les meilleures conditions. Il confie à sa nièce, Madame Denis, dans une lettre du 15 février 1742 qu'il a dîné avec l'ambassadeur turc : « Il me paraît que c'est un homme plus franc et plus rond que nos ministres chrétiens »⁵. Pas pressé, il s'arrangera pour que sa pièce soit jouée en l'absence du représentant de la Grande Porte. Malgré la malveillance de Crébillon, le 9 août 1742 est pour Voltaire le grand jour. Mais, après trois représentations, la pièce est retirée, suite à la dénonciation de l'Abbé Desfontaines, ennemi juré de l'auteur, comme œuvre impie, probablement sur l'ordre du Cardinal Fleury, premier ministre. Mais Voltaire ne se tint pas pour vaincu, et s'avisa d'une vengeance en proposant au pape de lui dédier sa pièce. Et ce fut en effet chose faite. En 1745, paraissait une édition de *Mahomet*, avec une lettre du pape Benoît XIV, remerciant Voltaire pour sa dédicace.

Le premier acte, dont la mission essentielle est d'exposer faits et personnages, commence par nous donner le ton des haines et des passions qui déchirent les frères ennemis, ceux qui ont suivi le Prophète à Médine et sont revenus pour reconquérir La Mecque, et ceux qui sont restés fidèles au culte polythéiste ancestral.

Dans la première scène, Zopire, notable de La Mecque, confie à Phanor sa volonté inébranlable de ne pas composer avec Mahomet qui vient rechercher des accommodements, voire une réconciliation. Or, les crimes commis de part et d'autre seraient un mur si épais et si dur qu'aucun sentiment ne saurait le transpercer.

La paix avec ce traître ! Ah ! Peuple sans courage
N'en attendez jamais qu'un horrible esclavage :
Allez, portez en pompe et servez à genoux

⁴ Voltaire. « Lettre 1437 au comte d'Argental (5 mai 1741) ». *Op.cit*, tome 36, Garnier Frères, 1880, p. 53.

⁵ Voltaire. « Lettre 100 à Marie-Louise Denis (15 février 1742) ». *Lettres inédites à Marie-Louise Denis (1737-1744) : Voltaire et sa chère nièce*, édité par Frédéric Deloffre et Jacques Cormier, Classiques Garnier, coll. « Bibliothèque du XVIIIe siècle », 2011, p. 229.

L'dole dont le poids va nous écraser tous.

Moi je garde à ce fourbe une haine éternelle

De mon cœur ulcéré la plaie est trop cruelle :

Lui-même contre moi a trop de ressentiments.

Le cruel fit périr ma femme et mes enfants,

Et moi jusqu'à son camp j'ai porté le carnage.

La mort de son fils même honora mon courage. (Voltaire,
Mahomet, I, 1, v. 37-46.)

Phanor lui rappelle le sens de l'État et la nécessité de mesurer ce qu'est désormais la puissance de Mahomet, un prince que les foules adorent et dont le bras long peut atteindre n'importe quel ennemi, jusqu'à ses derniers retranchements. Mais Zopire ne veut pas analyser objectivement le nouveau rapport des forces et reste campé dans la posture de celui qui est exclusivement régi par la haine et une farouche volonté vindicative.

Cette haine de Zopire éclate encore, quand il représente le prophète comme un fieffé imposteur, face à Palmire qui a pour Mahomet la plus grande affection pour avoir été chaleureusement accueillie par lui, depuis son plus jeune âge. (Acte 1, scène 2)

Mais dans ce premier acte, c'est la scène 4 qui est la plus significative et qui marque bien le hiatus qui sépare deux mondes, celui d'une tradition fétichiste, tenace et jalouse de ses us et coutumes, et celui d'une autre, porteuse d'une nouvelle idéologie et ambitionnant d'en faire celle de l'univers, à n'importe quel prix. C'est Omar, lieutenant de Mahomet, qui fait face à Zopire, sénateur de La Mecque. Omar aura beau jeu de vanter les mérites d'un homme qui doit tout à lui-même et qui est en passe de transformer le monde, pour faire de l'Arabie un pays dont l'aura et le prestige ne cèdent en rien aux grandes civilisations passées et présentes. Lui-même l'avait combattu au début, ne soupçonnant pas toute l'étendue de son génie et tous les bienfaits que son œuvre pourrait apporter aux siens. Par ce portrait tout à l'avantage du Prophète, par Omar interposé, Voltaire use du procédé du héros rare, qui tarde à paraître sur la scène, pour ménager le suspense en multipliant toutes sortes de traits laudatifs, le concernant.

C'est à l'acte II, scène 4 que Mahomet fait son apparition. Il n'hésite pas à ouvrir son cœur à Omar pour lui dire toute la peine qu'il éprouve à voir s'aimer les deux jeunes gens qu'il avait recueillis, quinze ans auparavant, car il ne cache pas l'amour qu'il conçoit pour Palmire. Pour justifier sa passion pour l'autre sexe, voici ce qu'il dit :

Tu sais assez quel sentiment vainqueur.
Parmi mes passions règne au fond de mon cœur.
Chargé du soin du monde, environné d'alarmes.
Je porte l'encensoir, et le sceptre, et les armes.
Ma vie est un combat, et ma frugalité.
Asservit la nature à mon austérité.
J'ai banni loin de moi cette liqueur traîtresse
Qui nourrit des humains la brutale mollesse.
Dans les sables brûlants, sur des rochers déserts
Je supporte avec toi l'inclémence des airs.
L'amour seul me console ; il est ma récompense,
L'objet de mes travaux, l'idole que j'encense,
Le dieu de Mahomet, et cette passion
Est égale aux fureurs de mon ambition.
Je préfère en secret Palmire à mes épouses. (Mahomet, II,
4, v 473-487)

Incontestablement, c'est la scène 5 de l'acte II qui fera date. Elle met face à face Mahomet et Zopire. Qui du prophète ou de Zopire l'aurait emporté dans ce fameux débat ? Telle est la question qui a souvent été posée. Rousseau dans sa « Lettre sur les Spectacles » exprime toute son admiration pour cette scène :

Elle est conduite avec tant d'art que Mahomet sans se démentir, sans rien perdre de la supériorité qui lui est propre, est pourtant éclipsé par le simple bon sens et l'intrépide vertu de Zopire. Il fallait un auteur qui sentît bien sa force pour oser mettre vis-à-vis l'un de l'autre deux pareils interlocuteurs. Je n'ai jamais ouï faire de cette scène en particulier tout l'éloge dont elle me paraît digne ; mais je n'en connais pas une au

Théâtre-Français où la main d'un grand maître soit plus
sensiblement empreinte, et où le sacré caractère de la vertu
l'emporte plus sensiblement sur l'élévation du génie ⁶.

Sans doute cette scène est-elle l'une des plus belles que le théâtre français ait produites. Mais est-ce à dire que le sacré caractère de la vertu l'emporte sur l'élévation du génie ? Rien n'est moins sûr, car Rousseau voit les choses sous le prisme déformant de son parti-pris moralisant. En tout cas, Voltaire est on ne peut plus proche de Mahomet, par son admiration pour le génie et pour tout homme capable de bousculer le cours de l'histoire, pour un mieux-être ou un plus de sciences.

Je suis un ambitieux, tout homme l'est sans doute ;
Mais jamais roi, pontife, chef ou citoyen
Ne conçut un projet aussi grand que le mien.
Chaque peuple à son tour a brillé sur la terre,
Par les lois, par les arts, et surtout par la guerre ;
Le temps de l'Arabie est à la fin venu. (*Mahomet*, II, 5, v. 498-503)

L'ambition de Mahomet se matérialise par une volonté de débarrasser la religion du polythéisme et d'imposer au peuple le culte qu'il juge opportun, sans se soucier de ce que le vulgaire en pense.

J'abolis les faux dieux et mon culte épuré.
De ma grandeur naissante est le premier degré.
Oui, je connais ton peuple, il a besoin d'erreur,
Ou véritable ou faux, mon culte est nécessaire. (*Mahomet*, II, 5, v. 555-578)

On peut s'étonner que Mahomet n'ait pas hésité à étaler toutes ses cartes, face à un implacable ennemi, en avouant toute l'étendue de son ambition et toute sa désinvolture vis-à-vis du peuple qu'il convient de gérer en mineur. Pareille attitude, s'expliquerait, selon La Harpe, par la position dominante de Mahomet qui dispose de Séide et Palmire, enfants perdus de Zopire qu'il croyait morts. La Harpe écrit à propos de cette scène : « C'est à la fin de cette entrevue

⁶ Jean-Jacques Rousseau, *Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles*, éd. Marc Buffat, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2017, p. 118-119.

que l'avantage, balancé jusque-là comme il devait l'être pour l'effet théâtral, entre Mahomet et Zopire, demeure tout entier à ce dernier, comme il le fallait pour l'effet moral »⁷. À vrai dire, Voltaire ne tient pas la balance égale entre les deux hommes, car il est patent que Mahomet l'emporte par la hauteur de ses vues, par une éloquence qui atteint le sublime, et par une ambition à la mesure du monde. Mais il est juste de dire qu'à la fin, Voltaire ne manque pas de rabaisser le prophète par une touche odieuse, lorsqu'il lui fait dire qu'il n'accepterait de sauver Zopire que si celui-ci l'aidait à tromper l'univers. Ainsi, tout se passerait comme si, fidèle à l'idée qu'il se fait de Mahomet, Voltaire lui faisait tenir le discours d'un homme de génie dont la stature et le rayonnement font un chef tel que l'histoire en a rarement connu, puis songeant à la nécessité de donner le change au public chrétien. Il lui ferait dire, juste à la fin, des ignominies.

Ainsi, dès la fin du deuxième acte, on perçoit de plus en plus un parti-pris de dénigrement, car Mahomet, quoique grand, est sujet à des faiblesses et à des passions.

Ils verront ma fureur,

La persécution fit toujours ma grandeur :

Zopire périra. (*Mahomet*, II, 6, v. 649-651)

Ne le voit-on pas applaudir à la proposition d'Omar de faire tuer Zopire par Séide, ce qui n'est rien d'autre qu'un parricide, puisque celui-ci, à son insu, aura à exécuter son propre père.

Bref, dans les trois actes qui suivent, nous constatons une image de Mahomet qui commence à devenir de moins en moins reluisante, soit à cause de ses propres discours qui traduisent des appréhensions et des doutes, soit du fait que ses fidèles partisans, comme Séide et Palmire, inconditionnellement soumis jusqu'ici, sont désormais un peu déniaisés et se posent de plus en plus de questions qui marquent leur embarras.

Quand Palmire fait part à Mahomet de l'amour qu'elle éprouve pour Séide, le prophète se trouble et essaie de l'en dissuader, en invoquant de mystérieux dangers qui pourraient planer sur ce genre de sentiments :

⁷ Jean-François de La Harpe, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, tome X, Paris, Depelafol, 1825, p. 396.

Redoutez des liens formés par l'imprudence
 Le crime quelquefois suit de près l'innocence,
 Le cœur peut se tromper, l'amour et ses douceurs,
 Pourront coûter, Palmire, et du sang et des pleurs.
 (*Mahomet*, III, 3, v. 761-764)

Mais à la fin de la scène, il se ravise en laissant entendre que Palmire et Séide auront le même sort, pourvu qu'elle l'encourage à accomplir sa mission :

Vos destins dépendront de votre obéissance.
 Si j'eus soin de vos jours, si vous m'appartenez,
 Méritez des bienfaits qui vous sont destinés
 Quoi que la voix du ciel ordonne de Séide,
 Affermissez ses pas où son devoir le guide :
 Qu'il garde ses serments ; qu'il soit digne de vous.
 (*Mahomet*, III, 4, v. 791-793)

Voilà des propos volontiers ambigus et qui sont loin d'être rassurants pour Palmire qui va sentir passer en elle les germes de la défiance. De son côté, Séide, quand il apprend que sa mission serait de tuer Zopire, un vieillard sans défense, il ne peut refouler un sentiment de lâcheté : « De lui ! quoi ! mon bras.... » (*Mahomet*, III, 6, v.859)

Il était presque tenté de trahir le prophète en écoutant la voix du sang. Aussi confie-t-il à Zopire :

Je n'ai point de parents, seigneur, je n'ai qu'un maître
 Que jusqu'à ce moment j'avais toujours servi,
 Mais qu'en vous écoutant ma faiblesse a trahi. (*Mahomet*, III, 8, v. 944-946)

Seule, sans doute, la promesse qu'il épouserait Palmire, comme prix du sacrifice de Zopire, lui aurait donné le courage de passer à l'acte.

Par ailleurs, à partir de l'acte III, Voltaire fait tenir à Mahomet des discours qui ne sont plus conformes aux idées qui lui tiennent à cœur et que nous avons rencontrées au début de la pièce. Voltaire a dû

puiser, dans les sources traditionnelles hostiles ou rigoristes transmises par les érudits de son temps⁸, des répliques telles que : « On devient sacrilège alors qu'on délibère. » (III, 6, v. 860 ou « Quiconque ose l'entendre est indigne de moi. » (III, 6, v. 876),

Au fur et à mesure que la pièce avance, le prophète emprunte les traits d'un véritable traître de tragédie selon la formule de René Pomeau⁹. Il en adopte le ton où se mêlent les mystères sombres, les visions macabres, l'horreur et l'imposture.

Il faut que nos mystères sombres
Soient cachés dans la mort et couverts de ses ombres
Mais tout prêt à frapper, prêt à percer le flanc
Dont Palmire a tiré la source de son sang,
Prends soin de redoubler son heureuse ignorance :
Épaississons la nuit qui voile sa naissance,
Pour son propre intérêt, pour moi, pour mon bonheur,
Mon triomphe en tout temps est fondé sur l'erreur.
(*Mahomet*, IV, 1, v. 1021-1028)

Enfin, au cinquième acte, croyant encore que Palmier ignorait l'identité de Zopire à qui Séide venait d'asséner un coup fatal, Mahomet s'appêtait à lui annoncer son intention d'en faire son épouse.

Ne pleurez point Séide, et laissez à mes mains
Le soin de balancer le destin des humains.
Ne songez plus qu'au votre, et si vous m'êtes chère,
Si Mahomet sur vous jeta des yeux de père,
Sachez qu'un sort plus noble, un titre encore plus grand,
Si vous le méritez, peut-être vous attend (*Mahomet*, V, 2,
v. 1297-1299)

Mais Palmire allait faire évaporer tous ses espoirs. Elle n'hésitera pas à le traîner dans la boue, en lui collant les qualificatifs les plus

⁸ Voir Jean Gagnier qui a traduit Ibn Kathir discipline d'Ibn Taymiya.

⁹ René Pomeau, *La Religion de Voltaire*, Paris, Librairie Colin, 1956, p. 146.

infâmes : bourreau, imposteur, monstre, exécration séducteur, et ce, en l'accablant de toutes sortes d'imprécations :

Puissé-je de mes mains te déchirer le flanc,
 Voir mourir tous les tiens, et nager dans leur sang
 Puissent la Mecque ensemble, et Médine et l'Asie
 Punir tant de fureur et tant d'hypocrisie !
 Que ta religion qui fonda l'imposture,
 Soit l'éternel mépris de la race future ! (*Mahomet*, V, 2, v.
 1369-1376)

Palmire et Séide de concert ameutent la foule en défiant le prophète, mais foudroyé par le poison, Séide, le poignard à la main, ne va pas tarder à s'affaïsser. Le prophète a alors beau jeu de montrer que c'est lui qui triomphe, grâce à la bienveillance d'un Dieu qui le protège, mais il n'en reste pas moins que son prestige est passablement entamé.

Si l'on devait comparer les personnages de Mahomet et de Zopire, on pourrait dire qu'ils sont aux antipodes l'un de l'autre. Toutefois, par une surprenante ironie dramatique, le personnage de Mahomet trahit certaines obsessions de Voltaire lui-même, préfigurant l'homme d'action qu'il aurait voulu être. C'est une force qui va. C'est un homme dont l'ambition dévorante est à la mesure de l'univers qu'il souhaite plier à sa volonté nouvelle. Zopire, aveuglé par un atavisme ancestral, ne peut envisager un monde différent, son seul horizon étant la vengeance. Mahomet, en homme doté d'une raison froide et pragmatique, sait tirer un trait sur le passé et dépasser les douleurs personnelles, car lui aussi aurait à venger le meurtre de son fils tué par Zopire, mais son sens de l'État fait qu'il cherche à pactiser avec l'ennemi.

Mahomet, comme Voltaire, ne doit rien à ses aïeux et tout à son mérite personnel. Il considère que les foules doivent obéir et, pour être sûr de leur fidélité, il n'hésite pas à enrôler la foi pour mieux les mobiliser par des slogans. Sa conception rejoint un peu le credo de Voltaire qui croit en l'opportunité du despotisme éclairé pour gérer des masses incapables des choix qu'elles doivent faire. Zopire, le dos au mur, plutôt que de composer, préfère périr ou voir périr ses enfants. Au nom d'une vertu qui devient rigide, il préfère l'opération

de sabotage pour lui et pour les siens. Une telle attitude peut s'avérer problématique quand on est responsable politique, car elle laisse chavirer avec soi les intérêts de toute une collectivité.

Mahomet et Voltaire, mus par une raison pragmatique, préfèrent lâcher du lest pour sauvegarder l'essentiel. Mahomet accepte de négocier face à un ennemi plus faible, pour épargner des vies, une attitude avec laquelle Voltaire serait tout à fait d'accord, lui qui condamne les guerres et renvoie dos à dos les belligérants qui, à son gré, sont tous responsables et condamnables. Entrer dans une logique de guerre, c'est assumer toutes les calamités qui en sont les conséquences.

Par ailleurs, Mahomet et Voltaire se rejoignent théoriquement sur l'usage de l'imposture politique. Quand Voltaire, déiste, considère que toutes les religions sont des impostures, quoi d'étonnant ? Que cette imposture soit utilisée pour dissuader les masses de faire le mal en brandissant la menace de l'enfer, quoi de plus normal encore ? Voltaire ne dit-il pas que si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer ? Mais quand il fait dire à Mahomet qu'il est là pour tromper l'univers, il lui fait endosser un statut qui ne correspond pas à la vocation d'un prophète.

En conclusion, on peut noter que dans cette discrète et sournoise parodie de l'apologétique chrétienne, Voltaire va se placer sur un terrain glissant et plein d'embûches où les raisons qui servent à discréditer une religion valent pour en ébranler une autre. Pour son grand bonheur, dévots et libertins se rejoignent, car si pour les premiers, l'islam est synonyme de fourberies et d'impostures, pour les libertins et les libres penseurs, ces qualificatifs valent tout aussi bien pour le christianisme. Sans doute pensait-il qu'en l'occurrence les dévots dans leur grande majorité souscriraient à la présentation d'un prophète imposteur, quoique grand homme, tandis que les libertins et les philosophes sauraient décrypter, à travers cette présentation, le message à retenir, concernant le fanatisme dans toutes les religions et essentiellement, le christianisme. Reste une fraction de dévots suffisamment avisés pour ne pas donner dans le panneau, contre laquelle il conviendra de mettre en œuvre toute une panoplie de moyens pour la neutraliser.

Ainsi peut-on dire que, pour donner le change à beaucoup de ses adversaires, au prix de mille acrobaties, son art en a pâti.

Bibliographie

Œuvres de Voltaire

Voltaire, *Correspondance (octobre 1738-1740)*, édité par Louis Moland, tome 35, Garnier Frères, 1880.

Voltaire, *Le Fanatisme, ou Mahomet le prophète*, postface de Jérôme Vérain, Paris, Mille et une nuits, coll. « La petite collection », 2009.

Voltaire, *Lettres philosophiques*, Flammarion, collection « GF », 2019.

Autres œuvres du XVIII^e siècle

Rousseau, Jean-Jacques *Lettre à M. d'Alembert sur les spectacles*, éd. Marc Buffat, Paris, Flammarion, coll. « GF », 2017, p. 118-119.

Articles et ouvrages critiques

Bayle, Pierre, « Mahomet », *Dictionnaire historique et critique*, Rotterdam, Reinier Leers, 1697.

Hasard, Paul, *La Crise de la conscience européenne (1680-1715)*, Paris, Boivin et Cie, 1935.

Jaucourt, Louis, chevalier de, « Mahométisme », *Encyclopédie, ou Dictionnaire raisonné des sciences, des arts et des métiers*, t. IX, 1765, p. 864-868, ARTFL Encyclopédie Project, consulté le 18 juillet 2026. Disponible en ligne.

La Harpe, Jean-François de, *Lycée, ou Cours de littérature ancienne et moderne*, t. X, Paris, Depelafol, 1825.

Pomeau, René, *La Religion de Voltaire*, Paris, Librairie Colin, 1956.

Prideaux, Humphrey, *The True Nature of Imposture Fully Display'd in the Life of Mahomet. With a Discourse Annex'd, for the Vindicating of Christianity from this Charge; Offered to the Consideration of the Deists of the Present Age*, Londres, William Rogers, 1697.

بحوث جامعية

دورية محكمة تصدر عن كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفافس

ر.د.م.م - 2811-6585 - ISSN

E-ISSN - 3125-9146

Recherches Universitaires

Academic Research

<https://recherches-universitaires-flshs.com/>

عدد خاص **21** Numéro spécial
(2026)

رئيس هيئة التحرير

صادق دمي

أعضاء هيئة التحرير

حافظ عبدولي — هنده عمار قيراط — سالم العيادي — علي بن نصر — نجيب شقير — حمادي ذويب — ناجي العونلي — سرور
الحشيشة — محمد الجري — منصف المحواشي — رياض الميلادي — فتحي الرقيق — عقيلة السلامي البقلوطي — سعدية يحيى الخبو



كلية الآداب والعلوم الإنسانية بصفافس

صندوق بريد 1168، صفاقس 3000 تونس

الهاتف: (216) 74 670 557 - (216) 74 670 558

الفاكس: (216) 74 670 540

الموقع الإلكتروني: www.flshs.rnu.tn